

On publia à Paris, en 1615, un livret intitulé « *Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le diable, à Paris, pendant la semaine sainte* ». Ce qu'il y avait de certain dans ces histoires, c'est qu'au mois de mars 1615, deux hommes, nommés César et Ruggieri, qui se donnaient pour magiciens à Paris, moururent de mort violente à quelques jours l'un de l'autre. Il est à présumer que les auteurs de ces meurtres avaient quelque intérêt à les commettre, et peut-être furent-ils les premiers à faire circuler le bruit que ces deux malheureux avaient péri victimes du diable.

Cette merveilleuse aventure n'eut pas de peine à s'emparer de la crédulité des esprits ignorants, capables de croire à la magie. Le magicien César faisait, disait-on, tomber à sa volonté la grêle et le tonnerre, avait un esprit familier, et un chien qui portait ses lettres et lui en rapportait les réponses ; il fit une image de cire, pour faire mourir en langueur un gentilhomme dont il croyait avoir à se plaindre ; il composait des philtres pour que les jeunes gens pussent se faire aimer des jeunes filles; il allait, disait-il, au sabbat, et se vantait d'y avoir obtenu les faveurs d'une grande dame de la cour.

Ses vanteries et ses promesses magiques le firent renfermer à la Bastille, où, suivant la croyance d'alors, le diable vint avec un grand bruit l'étrangler dans son lit, le 11 mars 1615. Ce César faisait métier de montrer le diable aux dupes qui payaient pour le voir. Comment cet imposteur s'y prenait pour faire voir le diable et sa cour aux gens crédules. Nous empruntons ces détails à M. Dulaure, qui les a tirés d'un auteur contemporain.

Cet auteur fait parler ainsi César, auquel il donne le nom de Perditor : « Vous ne croiriez pas combien il y a de jeunes courtisans et de jeunes Sérapiens (Parisiens) qui m'importunent de leur faire voir le diable. Voyant cela, je me suis avisé de la plus plaisante invention du monde pour gagner de l'argent : à un quart de lieue de cette ville (vers Gentilly, je pense), j'ai trouvé une carrière fort profonde, qui a de longues fosses à droite et à gauche. Quand quelqu'un

vient voir le diable, je l'amène là dedans; mais avant d'y entrer il faut qu'il me paie pour le moins quarante-cinq ou cinquante pistoles ; qu'il me jure de n'en parler jamais; qu'il me promette de n'avoir point de peur ; de n'invoquer ni les dieux, ni les demi-dieux, ni de prononcer aucune sainte parole.

« Après cela, j'entre le premier dans la caverne; puis, avant de passer outre, je fais des cercles, des fulminations, des invocations, et récite quelques discours composés de mots barbares, lesquels je n'ai pas plus tôt prononcés , que le sot curieux et moi entendons remuer de grosses chaînes de fer et gronder de gros gredins. Alors je lui demande s'il n'a point de peur. S'il me dit oui, comme il y en a quelques-uns qui n'osent passer outre, je le ramène dehors; et, lui ayant fait passer ainsi son importune curiosité, je retiens pour moi l'argent qu'il m'a donné.

« S'il n'a point de peur, je m'avance plus avant en marmottant quelques effroyables paroles. Étant arrivé à un endroit que je connais , je redouble mes invocations, et fais des cris comme si j'étais entré en fureur. Incontinent , six hommes, que je fais tenir dans cette caverne, jettent des flammes de poix résine devant, à droite et à gauche de nous. A travers les flammes, je fais voir à mon curieux un grand bouc chargé de grosses chaînes de fer peintes de vermillon, comme si elles étaient enflammées ; à droite et à gauche, il y a deux gros gredins à qui on a mis la tête dans de longs instruments de bois, larges par le haut, fort étroits par le bout.

A mesure que ces hommes les piquent, ils hurlent tant qu'ils peuvent, et ce hurlement retentit de telle sorte dans les instruments où ils ont la tête, qu'il en sort un bruit si épouvantable dans cette caverne, que certes les cheveux m'en dressent à moi-même d'horreur, quoique je sache bien ce que c'est. Le bouc, que j'ai dressé comme il convient, fait de son côté, en remuant ses chaînes, en branlant ses cornes, et joue si bien son personnage, qu'il n'y a personne qui ne crût que ce fût un diable.

Mes six hommes, que j'ai fort bien instruits , sont aussi chargés de chaînes rouges et vêtus comme des furies. Il] n'y a point là-dedans d'autre lumière que celle qu'ils font par intervalle avec la poix-résine. « Deux d'entre eux, après avoir fait extrêmement les diables, viennent tourmenter mon misérable curieux avec de longs sacs de toile remplis de sable, dont ils le battent tant par tout le corps , que je suis peu après contraint de le traîner dehors de la caverne à demi mort.

Alors, comme il a un peu repris ses esprits, je lui dis que c'est une dangereuse et inutile curiosité de vouloir voir le diable, et je le prie de n'avoir plus ce désir, comme je vous assure qu'il n'y en a point qui l'aient, après avoir été battus en diable et demi. »

L'autre magicien, nommé Ruggieri, Florentin de nation, était abbé de Saint-Mahé, et avait la réputation d'empoisonneur. Il demeurait chez un maréchal de France. Quatre jours après la mort de César, il fut, dit-on , assailli par le diable, avec un tintamarre effroyable , et étranglé pendant la nuit.

Tels étaient ces absurdités reçues chez les courtisans et chez les bourgeois de Paris comme des vérités incontestables.